

Châota !

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **20 (1882)**

Heft 1

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-186856>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

s'abstenir de ces tristesses à la fin de chaque période du temps, de chaque semaine, de chaque jour même.

« Hélas! soupirerions-nous, encore 24 heures qui viennent d'entrer dans le sombre néant! encore un jour de plus sur la tête!.... »

Pourquoi s'attrister par de telles réflexions et chercher un dérivatif dans les festins et les réjouissances matérielles du nouvel-an?... Est-ce peut-être pour oublier un instant que la vieillesse s'avance, que les cheveux grisonnent, que les rides s'accroissent? Ce serait là une réelle inconséquence pour tout homme qui a quelques convictions religieuses, puisque toutes ces choses ne font que nous rapprocher chaque jour d'une vie meilleure.

Cela dit, ajoutons pour ceux auxquels de tels arguments ne suffisent pas, qu'il est encore un moyen d'éviter toutes ces émotions: c'est de passer le nouvel-an sans secousse, calmement, sans plus s'en préoccuper que d'un autre jour. Puis de prendre autant que possible la vie par le bon côté. On ne saurait croire ce que peut avoir d'influence sur la santé la gaieté d'humeur, et comme un caractère qui se maintient jeune dissimule d'une manière bienfaisante la marche et le travail du temps.

Combien de personnes qui sont vieilles avant l'âge et semblent déjà radoter à 35 ans! C'est bien leur faute; pourquoi veulent-elles absolument broyer du noir?... Rien n'est plus malsain, rien n'est plus contraire aux fonctions vitales. Aussi, sans vouloir altérer en quoi que ce soit la parole biblique, nous dirons à nos lecteurs: « Riez avec ceux qui rient et ne pleurez pas avec ceux qui pleurent. »

En résumé, nous estimons que si nous devons nous préoccuper du temps et de la rapidité avec laquelle il s'écoule, c'est surtout au point de vue de son emploi, afin que nous n'ayons pas à nous écrier un jour avec le poète:

Ah! si du moins dans nos années
Les jours perdus ne comptaient pas!

L. M.

La poste au nouvel-an.

Il y a eu un tel mouvement à la poste de Lausanne pendant les derniers jours de décembre, que nous avons été curieux de prendre à ce sujet quelques renseignements. Un des employés de l'administration a eu l'obligeance de nous communiquer les chiffres suivants, qui peuvent donner une idée du travail immense qui s'accumule dans ses bureaux à cette époque de l'année.

Ces chiffres ne concernent que la *journée du 30 décembre*:

Poste au messageries.

Colis, groupes, etc., consignés au guichet et expédiés de Lausanne	2101
Arrivés d'autres localités	4844

Sur ce dernier chiffre, 2203 ont été distribués par les facteurs et 2641 réexpédiés dans diverses localités.

Poste aux lettres.

Journaux expédiés par abonnement	32,800
Lettres chargées, consignées aux guichets	240
Lettres ordinaires trouvées dans les différentes boîtes	13,000
Lettres officielles	2,000
Imprimés affranchis par timbre-poste, y compris les cartes de faire-part,	18,000
Ensemble	66,040

On peut supposer, sauf une certaine différence pour les journaux, qu'il en est arrivé un nombre égal, distribué soit par les facteurs, soit par le bureau de distribution, ce qui donnerait un total de 50 à 60 mille lettres, imprimés, etc., pour la poste aux lettres.

Poste aux mandats.

Somme versée à destinat. de la Suisse	fr. 22,386 13
» de l'étranger	» 2,008 17
» provenant de la Suisse, distribuée par les facteurs	» 25,932 17
» provenant de l'étranger, distribuée par les facteurs	» 1,664 22

Ce qui nous donne un mouvement de fr. 51,990 69

Nous ne pouvons indiquer ici le total des valeurs, groupes et lettres de valeurs, qui exigerait un travail de dépouillement trop considérable.

Châota!

On coo qu'avâi couennâ tandi mé dè dix ans, avâi fini pè féré babelhi lo menistrè et pè féré lo grand chô. Parait que l'avâi étâ tot dzeintrolliet tant quîe que lo bet d'accordâiron fè fé; mâ ein après, sein être crouïo, l'avâi portant on bocon tsandzi, et ne traitâve rein mé sa gaupa dè bijou, colette, bien aimée, tendre tieu, petit chou, bichette, et tant d'autrès cartouchès d'amou que sè diont lè z'amoeirâo; enfin quiet! parait que cein lâi avâi passâ du que l'avâi vu sa fenna en béguina et ein gredon, et n'étâi pequa atant fou. Sa dzouvena fenna étâi on pou ébayâ dè cé tsandzêmeint, kâ quand l'est qu'on a oïu tandi dix ans on galé refredon et que tot d'on coup on lâi met dâi z'autrès notès que sont pas asse ballès, cein ne fâ perein atant pliési. Assebin on dzo que ellia pernetta dézèzâvè dè cein à sa mère et lâi fasâi ses plieintès, sa mère lâi fâ:

— Eh! ma pourra bouéba, crâi-tou que lè z'homo séyont bin mé galants on iadzo que sont mariâ?... âo ouâi! t'é bin simplietta se te lo crâi. Accuta pi cein que mé arrevâ avoué ton père quand ne no sein mariâ: Onna demeindze (çosse sè passâvè devant la noce) que n'étiâ venus avoué mon père et ma mère féré vesita ice, tsi ton père grand, ne sein z'u no promenâ, la véprâo, pè la campagne, po mè montrâ lè tsamps et vairè se lè bliâ aviont bin levâ et se lè z'espercettès étiont dè balla veniâ, et po passâ ao drâi, de 'na fin à ne n'autra, faillâi travaissâ on rio à 'na plieice iô n'avâi min dè lan. Quand n'arrevira quie, ton père mè pre à câcou et mè passâ, po ne pas que mè gâoléyo.

Trâi senannés après noutron mariadzo, ne retornira vairè, ein no promeneint, iô ein étiont lè truffès et se lè fénésons s'approtsivont, et faille repassâ fo mémo eindrà. Ton père martisivè dix pas dévânt mè et passâ lo rio sein m'atteindrè. Mè peinsâvo que me volliâvè portâ coumeint l'autro iadzo, mâ s'on diablo! Quand lo criyvè dè mè veni âidi, crâi-tou pî que s'arretâ?... sein lo pas! lo sorcier, sein pî reveri la tэта po vairè coumeint m'ein terivo, tracivè adé ein dévânt, ein mè crieint: Fâ coumeint mè, *châota!*... Ora, se te crâi que lo tin tè vâo bin mé cocolâ, te tè trompè, kâ, vâi-tou, sont ti lè mémo.

5 Mademoiselle Colibri.

A mesure que l'officier parlait, elle revoyait ces inefables scènes du berceau, au plutôt son cœur les devinait, car elle avait, hélas! été sevrée trop tôt des tendresses maternelles pour en avoir gardé le souvenir. De son cœur montaient à ses yeux des pleurs d'attendrissement et de regrets. L'officier vit son trouble.

— J'ai sans doute, lui dit-il, éveillé en vous, sans le vouloir, de pénibles souvenirs. Vous êtes créole, cela se lit sur votre visage. Vous regrettez le pays de là-bas; c'est naturel à qui a connu cette belle contrée. Vous y avez laissé peut-être des êtres qui vous sont chers et dont l'absence cause vos regrets?

Au lieu de répondre, l'oiselière éclata en sanglots. L'officier reprit:

— Mes questions vous paraissent sans doute importunes, indiscrettes; elles ne me sont pourtant dictées que par l'intérêt que je porte à la famille d'un homme qui me fut cher.

— Un homme? fit-elle en le regardant sans comprendre.

— Un de mes bons amis. Il n'est plus. Vos traits me rappellent les siens. Cette ressemblance qui m'a frappé hier lors de ma première visite me paraît de plus en plus surprenante, si elle n'est expliquée par un lien de parenté entre cet ami et vous.

Elle leva de nouveau sur lui ses yeux humides de pleurs; mais comme elle allait lui demander de plus amples explications, un bruit parti du seuil de la boutique arrêta court l'entretien.

Le fameux perroquet avait répété, pour la vingtième fois peut-être de la journée, sa phrase favorite: « Reviens vite, beau capitaine! » lorsqu'une femme vêtue de noir qui passait s'arrêta soudain en entendant l'oiseau. Elle pâlit, porta la main à sa poitrine, et haletante, à demi suffoquée, murmura d'une voix tremblante:

— Est-il possible, mon Dieu!

« Reviens vite, beau capitaine, » répéta de nouveau le perroquet, comme s'il eût eu conscience de l'effet que venaient de produire ses paroles.

L'inconnue, en proie à une émotion fébrile, se précipita dans la boutique. L'officier de marine se retira discrètement dans la pénombre, pour ne pas gêner l'entretien de l'oiselière avec celle qu'il supposait être une cliente.

— Mademoiselle, dit cette dernière en s'adressant à la jeune marchande, je ne veux point faire choix d'oiseaux rares; je viens vous demander un service.

— Je suis à vos ordres, madame, répondit M^{lle} Colibri, qui ne savait que penser de cette entrée en matière.

— Cédez-moi, je vous prie, le perroquet qui vient de parler.

— Mille regrets, madame; la chose est impossible.

— Impossible! et pourquoi?

— Hier encore j'ai refusé cet oiseau à la princesse de Lamballe.

— Fixez vous-même le prix. Vous voyez, je ne marchandé pas. Je payerai ce qu'il faudra.

— La princesse de Lamballe m'a fait hier la même proposition. Je lui ai répondu ce que je répons à vous-même, que ce perroquet m'a été légué par un mourant, et qu'à aucun prix je ne consentirais à le vendre.

— Un mourant! s'écria l'inconnue.

Puis, après quelques secondes de silence, elle reprit:

— Puis-je vous demander du moins le nom de la personne qui vous a fait ce legs?

— Je n'ai aucune raison de le taire. On le nommait M. Pamphile.

— Pamphile... murmura l'inconnue. Je n'ai connu personne de ce nom, ni aux Antilles ni à Paris.

Elle baissa la tête en proie à d'amères réflexions.

— Et, reprit-elle en hésitant, M. Pamphile... votre père, sans doute... il vous a dit d'où lui venait cet oiseau auquel vous tenez tant?

— Il lui venait de ma mère.

A peine ces paroles furent-elles prononcées que l'inconnue, saisissant l'oiselière par le bras, l'attira vivement jusqu'au seuil de la boutique, au soleil, en pleine lumière. Là, la considérant d'un œil anxieux:

— Oh! dites-moi tout, implora-t-elle. Parlez, je vous en conjure à mains jointes. Pamphile n'est pas le véritable nom de... votre père, n'est-ce pas? ou plutôt cet homme n'était pas véritablement votre père. Il est mort, m'avez-vous dit; mais avant de mourir, il a dû parler, il a dû vous révéler la vérité tout entière! Oh! si vous savez quelque chose de plus, un mot; de grâce, un seul mot! vous voyez bien que ma vie est suspendue à vos lèvres.

M^{lle} Colibri se sentit vivement émue par les paroles et les manières de cette femme qui l'interrogeait d'une façon si étrange et si inattendue. Un secret instinct, une sympathie dont elle ne se rendait pas compte l'attirait vers elle.

L'inconnue cependant ne cessait de considérer l'oiselière.

— Oui, murmurait-elle, elle aurait cet âge; ce visage serait le sien; elle aurait ce regard profond et doux, le regard de son père.

Puis, comme se parlant à elle-même:

— Elle s'appelait Virginie, soupira-t-elle.

— C'est mon nom, répondit l'oiselière.

— L'inconnue, à ce mot, se redressa comme galvanisée, et, entourant la jeune fille de ses bras:

— Où êtes-vous née? Votre mère vit-elle encore? Quel est le nom de votre famille?

L'oiselière répondit d'une voix que l'émotion faisait trembler:

— Je suis orpheline; je suis née aux Antilles; je m'appelle Virginie de Montgradon.

— Ma fille! ma fille! s'écria l'inconnue, qui l'étreignit dans ses bras. Dieu m'a donc exaucée! j'ai retrouvé ma fille!

Elle riait, elle pleurait, elle couvrait de baisers convulsifs les cheveux, le visage, les mains de l'oiselière, qui lui rendait caresse pour caresse et murmurait ces mots doux comme une céleste harmonie:

— Ma mère!...

(La fin au prochain numéro)

Une correspondance de Constantinople donne sur le pantalon du soldat turc des détails qui rappellent celui dont nous avons parlé il y a quelques semaines et sur le fond dequel on lisait: *Moulin Bornu*.

« L'anarchie militaire est à son comble en Turquie, et, dans notre capitale, les soldats menacent en masse de quitter le service.

Ils compromettent pour le moment au plus haut point la sécurité publique: on en rencontre aux coins des rues implorant l'aumône des passants et